

A PARTIR DE LA SITUATION ANTHROPOLOGIQUE FONDAMENTALE

Mon “ à partir de ” est un point de départ réel, ce que souligne le terme de anthropologie fondamentale. Ceci ne signifie pas que nous, psychanalystes, soyons partis de là. Nous partons d’une expérience, cette expérience est la *ratio cognocendi*, la façon d’accéder à la connaissance, la situation anthropologique fondamentale pouvant être considérée – pardonnez ce terme un peu cuistre – comme la *ratio essendi*. C’est une conjecture à vérifier, à falsifier éventuellement, elle est induite à partir de nos voies d’abord, ce qui n’implique pas qu’elle ne puisse pas être corroborée dans l’expérience. C’est une conjecture historique, situable dans l’histoire de l’individu, de tout individu dit « humain ».

La théorie de la séduction n’est pas une hypothèse métaphysique. Tout au long de son parcours chez Freud, elle s’appuie sur des faits d’observation. J’en viens néanmoins rapidement à la ratio cognocendi, c’est-à-dire à notre voie d’abord, psychanalytique: l’expérience analytique, l’expérience freudienne comme l’expérience d’une altérité radicale. Avec le double registre de cette expérience, expérience de l’inconscient et expérience/invention de la situation analytique, c’est-à-dire expérience/invention de la cure.

Expérience de l’inconscient dans le rêve, le symptôme, qui souligne son étrangeté. Notre expérience du rêve est quelque chose qui ne s’épuise jamais. De là est sortie une sorte de métapsychologie négative (comme on parle de théologie négative) de l’inconscient : pas de temps, pas de coordination, pas de négation, bref des attributs qui montrent notre difficulté à saisir l’inconscient en lui-même. Ce qui rend compte de l’inconscient, c’est une théorie du refoulement, théorie elle-même étrange puisque, dans cette théorie, quand on lit bien les textes de Freud, l’aller n’est pas le retour. Le refoulement est une perte que ne compensera jamais un retour total. Un peu comme on disait autrefois que le communisme était un aller sans billet de retour, eh bien le refoulement c’est un peu quelque chose comme ça, un aller sans billet de retour. L’inconscient n’est pas un «ancien conscient», ce n’est pas un souvenir qu’on pourrait espérer récupérer complètement; l’inconscient est quelque chose qui a chu de l’expérience consciente, qui a échappé au domaine des souvenirs ordonnés. L’inconscient n’est pas un souvenir, comme les premiers termes de Freud le disent bien : il est une « réminiscence » qui est tout à fait autre chose qu’un souvenir.

Quant à l’altérité dans la situation analytique, c’est l’invention extraordinaire de Freud, une dissymétrie dont nous n’avons encore tiré ni les raisons d’être ni peut-être toutes les conséquences. Or je pense que la première théorie de la séduction, la théorie freudienne de la séduction, était peut-être la théorie la mieux adaptée possible (avec les moyens dont disposait

Freud) pour rendre compte de cette double altérité. Il y avait une conjonction extraordinaire entre l'altérité décrite dans la situation de séduction et cette double altérité de l'expérience de l'inconscient en nous et de l'expérience de la situation analytique. Ce coup de génie de Freud reconduit l'altérité de l'inconscient et l'altérité dans le transfert à l'altérité de la situation originaire de séduction. Cette altérité est une dissymétrie radicale. Avec les philosophes, nous restons dans la relation adulte-adulte, l'autre adulte face à un autre adulte, et dans la phénoménologie, on sait que dans cette situation adulte-adulte, l'autre est censé être « réduit », au sens technique du terme de la phénoménologie, par la constitution de l'autre. Dans la post-phénoménologie de type Lévinas, l'autre est irréductible dans le face-à-face. Mais Lévinas n'accède pas à ce qui fait l'irréductible, c'est-à-dire l'inconscient, l'inconscient sexuel, l'inconscient sexuel infantile.

Qu'est-ce qui fait l'irréductible ? Quelle est l'hypothèse de Freud avec la séduction ? C'est l'asymétrie adulte-infans, asymétrie qu'on retrouve aussi bien dans un des textes majeurs qui est l'*Etiologie de l'hystérie* que, bien plus tard, dans les textes de Ferenczi. C'est l'asymétrie de ce que ce dernier appelle les deux types de langage. La théorie de la séduction est l'hypothèse la mieux adaptée à la découverte de l'irréductible inconscient. J'ai essayé de dire en quoi, chez Freud, c'était une théorie restreinte, une théorie de la séduction restreinte. Restreinte parce qu'elle se limite au domaine de la psychopathologie; pour employer une formule rapide, "à fille névrosée, père pervers". Il manque à Freud divers éléments pour la réformer, la « généraliser », au lieu de l'abandonner dans la fameuse lettre du 21 septembre 1897. Ce qui lui manque, c'est, au-delà de la notion de perversion psychopathologique, la notion de perversité polymorphe telle qu'il va la décrire dans les *Trois essais* par la suite ; ce qui lui manque, c'est la notion de communication précoce, la notion de message ; ce qui lui manque, encore qu'il l'ait esquissé plus d'une fois néanmoins, c'est de théoriser jusqu'au bout la notion de traduction comme liée au refoulement ou plutôt, de refoulement lié à la traduction. Ce sur quoi j'insiste aujourd'hui, c'est encore autre chose. La séduction n'est pas une relation contingente, pathologique – même si elle peut l'être – épisodique. Elle se fonde sur la situation à laquelle l'être humain ne peut échapper, ce que j'appelle la situation anthropologique fondamentale. Cette situation anthropologique fondamentale, c'est la relation adulte-petit enfant, adulte-infans; l'adulte qui a un inconscient tel que la psychanalyse l'a découvert, un inconscient sexuel, essentiellement fait de résidus infantiles, un inconscient pervers au sens des *Trois essais*. L'enfant, qui n'a pas de montages sexuels génétiques, qui n'a pas d'activateurs hormonaux de la sexualité. L'idée d'une sexualité infantile endogène a été critiquée à fond, et pas seulement par moi : je vous réfère à l'une des meilleures critiques qui

ait pu en être faite, celle de Gérard Mendel.¹ Le danger majeur, c'est évidemment de passer d'une critique de la sexualité infantile endogène à une négation de toute la sexualité infantile. La sexualité infantile est ce qui est le plus facilement dénié, nous le savons, et Freud a même fait de ce point une des caractéristiques de la sexualité infantile : le fait que l'adulte ne veut pas le voir... Serait-ce parce qu'elle vient de lui ?

Comment situer ici les apports de la psychologie moderne des premiers âges ? Il y a en effet beaucoup à rajouter ici grâce à l'observation récente. Il y a le développement considérable de ce que Freud nommait, autrefois, auto-conservation, qu'il a d'ailleurs un peu oublié par la suite dans sa seconde théorie des pulsions et que, néanmoins, je m'efforce de remettre à l'ordre du jour bien que d'une façon beaucoup plus élargie. Or l'auto-conservation nous revient avec l'attachement et avec tous les développements et toutes les observations autour de ce thème. Sur une base génétique évidente, instinctuelle, se développe très tôt, voire d'emblée, un dialogue, une communication adulte-infans. La vieille théorie de la « symbiose » (un état dont on sortirait on ne sait comment), s'évanouit grâce à l'observation des relations précoces organisées, différenciées, d'emblée réciproques, où le « non-moi » est d'emblée distingué des appartenances personnelles. Mais ce qui manque à la théorie et aux observations de l'attachement, c'est la prise en compte de la dissymétrie sur le plan inconscient. Ce qui manque, dans toutes les observations et chez les meilleurs observateurs, encore que parfois ils y fassent allusion mais ça ne va pas beaucoup plus loin que l'intention – je pense à des observateurs comme Roiphe et Galenson² par exemple, ou encore Martin Dornes³ – ce qui manque c'est d'insister sur le fait que le dialogue adulte-infans, tout réciproque qu'il soit, est d'emblée néanmoins parasité par autre chose. Le message est brouillé. Il y a, du côté de l'adulte, dans un sens unilatéral, intervention de l'inconscient. Je dirai même de l'inconscient *infantile* de l'adulte dans la mesure où la situation adulte-infans est une situation qui réactive ces pulsions inconscientes infantiles.

Pour accentuer les choses, je dirai ceci : pourquoi parler de l'adulte et de situation anthropologique fondamentale ? Pourquoi ne pas parler de situation familiale, voire œdipienne fondamentale ? C'est que le rapport adulte-infans me paraît dépasser, dans sa généralité, dans son universalité, le rapport parents-enfant. Il peut y avoir situation anthropologique fondamentale entre un enfant sans famille et un milieu d'élevage absolument non-familial. J'avais fait jadis le projet d'un petit volume qui se serait intitulé : “ Un clone sur

¹ Mendel G. La psychanalyse revisitée. Paris, La Découverte, 1988.

² Roiphe et Galenson. La naissance de l'identité sexuelle. Paris, PUF, 198.

³ Dornes M. Psychanalyse et psychologie du premier âge. Paris, PUF, 2002.

le divan” : un clone issu de je ne sais quel laboratoire extrême-oriental, venait trouver successivement quelques spécialistes qui le traitaient de « crime contre l’humanité » incarné; il venait trouver le Professeur Freud qui disait (c’est une citation textuelle) : « vous prétendez ne pas avoir de complexe d’Oedipe : mais n’avez-vous pas un père et une mère ? » et, néanmoins, ce clone était un être humain qui pouvait être pris sur le divan parce qu’il n’avait pas échappé, pas plus qu’un autre, à la situation anthropologique fondamentale, c’est-à-dire à cette relation à la fois d’attachement et d’unilatérale sexualité qui est caractéristique de tout élevage, y compris de l’élevage du clone. C’était un fantasme; qui sait, ça se produira peut-être un jour ! Ne me faites pas dire que je le souhaite !

Dans cette situation anthropologique fondamentale, les termes importants sont : « communication », et « message » – avec cette idée sur laquelle je voudrais insister: je ne parle pas de message inconscient; tout message pour moi est un message qui se produit sur le plan conscient-préconscient; lorsque je parle de message énigmatique, je parle de message compromis par l’inconscient ; il n’y a jamais de message inconscient à l’état pur. Caractère, donc, compromis du message et ceci dans un seul sens au départ, même si la réciprocité s’établit très vite là aussi, même sur le plan sexuel. Ce qui compte enfin, dans cette situation, c’est ce qu’en fait le récepteur, c’est-à-dire, précisément, la tentative de traduction et le nécessaire échec de traduction.

J’ai voulu ajouter à ceci trois remarques dans l’avant-propos que je vous ai envoyé.

Tout d’abord, la question de **l’option biologique**. La théorie de la séduction généralisée et la situation anthropologique fondamentale ne sont absolument pas une prise de position contre la biologie. Pour moi, tout processus humain est indissociablement biologique et psychique. Même le raisonnement mathématique le plus abstrait ne peut se concevoir sans corrélat corporel biologique. Lorsque Freud abandonne la théorie de la séduction, dans la fameuse lettre, il ne dit pas : “ je fais retour au biologique ”, mais “ je fais retour à l’inné, à l’héréditaire ”. Je peux donner la citation exacte de ce petit texte : “ De ce fait (du fait donc de l’abandon de la théorie de la séduction), le facteur héréditaire reconquiert un domaine hors duquel je m’étais donné pour tâche de le refouler dans l’intérêt de l’élucidation de la névrose ”. Il ne dit nullement : le facteur biologique reconquiert quelque chose; car il n’a pas à reconquérir quoi que ce soit. Le biologique reste toujours présent comme l’autre face du psychologique. Cette reconquête par l’héréditaire qu’annonce Freud, le retour du facteur héréditaire, parcourt toute l’histoire du freudisme à travers quelques étapes dont je ne peux mentionner que trois : *Les fantasmes originaires*, *Totem et tabou* et *Moïse et le monothéisme*.

Pour en revenir au « biologique », celui-ci peut être aussi bien acquis qu'inné. C'est donc le primat de l'héréditaire que je conteste, concernant la sexualité infantile. Je dis bien sexualité et infantile, entendant par là qu'il y a certainement de l'héréditaire et de l'inné dans ce qui n'est pas sexuel et également dans la sexualité qui n'est pas infantile. Il existe, à mon sens, une différence fondamentale entre la pulsion sexuelle de l'enfance et ce qui resurgit au moment de l'adolescence, c'est-à-dire l'apparition, effectivement, de l'instinct sexuel. L'instinct sexuel rattrape alors la pulsion qui s'est développée pendant de longues années et il y a entre les deux un grave problème de cohérence et de cohésion et, tout d'abord, de contenu.

Le second point sur lequel je peux donner quelques indications et qui me paraît tout à fait important, c'est la question de **l'après-coup**. L'après-coup, depuis que Freud l'a énoncé, depuis que Lacan a souligné le terme sans en donner véritablement une théorie, l'après-coup évidemment a fait florès. Il est de tous les côtés invoqué maintenant, mais il semble irrémédiablement voué, dans la pensée contemporaine, y compris dans la pensée psychanalytique mais encore plus dans toute une philosophie autour de la pensée psychanalytique, à l'interprétation herméneutique. En d'autres termes, l'après-coup est interprété systématiquement comme une donation rétroactive de sens. Cette interprétation de l'après-coup semble prévaloir depuis des dizaines d'années; on peut citer le nom de Spence, on peut citer également Viderman, son apôtre le plus éloquent en France; même s'il ne situe pas sa théorie sous l'étendard de l'après-coup, l'idée de Viderman est bien l'idée de donation de sens rétroactif. Comment Freud prête-t-il le flanc à cette interprétation purement rétroactive de l'après-coup ? J'aime à citer le petit passage que Freud donne comme une anecdote illustrative de la notion de *Nachträglichkeit*. Je le cite à nouveau : « Au niveau du sein de la femme, se rencontrent amour et faim. Un jeune homme – raconte l'anecdote – qui devint un grand adorateur de la beauté des femmes, s'exclama un jour où la conversation tombait sur la belle nourrice qui l'avait nourri quand il était poupon : dommage de n'avoir pas profité alors de cette belle occasion !. J'ai coutume de me servir de cette anecdote pour illustrer le facteur de l'après-coup dans le mécanisme des psychonévroses ». Comment donc Freud prête-t-il le flanc à une interprétation purement rétroactive ou, à l'inverse, à une interprétation purement progressive de l'après-coup. Dans cette anecdote, il nous présente, comme dans une espèce d'image composite, le même sujet successivement infans et jeune homme. C'est évidemment le même qui se voit lui-même rétrospectivement, tenu au sein de la nourrice. A partir de là, on est enfermé dans une « one-body psychology », c'est-à-dire une psychologie à un seul protagoniste. Le seul protagoniste, c'est le sujet X. Soit infans, soit adulte. Infans, diront certains, il avait déjà une sexualité orale qui s'est développée ensuite

dans le jeune homme. Non pas diront d'autres, c'est en tant qu'adolescent ou en tant que jeune homme qu'il fantasme de façon purement rétroactive le plaisir sexuel qu'il aurait pu prendre au sein de la nourrice. Vous avez donc les deux interprétations possibles, celle qui prévalait autrefois dans la traduction de Strechey, avec l'idée de *deferred action* – l'action différée, c'est effectivement quelque chose qui est posé en germe dans l'enfant pour ensuite se développer chez l'adulte. Et puis l'interprétation moderne voire post-moderne, qui est complètement inversée grâce à une inversion de la flèche du temps : c'est l'adulte qui réinterprète après-coup un vécu infantile. Qu'il le fasse seul ou aidé de l'analyste d'ailleurs, peu importe. C'est donc « l'attribution rétroactive », finalement proche du « retrofantasier » prôné par Jung et contre lequel Freud a eu tellement de mal à se débattre, cette interprétation purement rétroactive du fantasme telle qu'il la discute à longueur de pages dans le cas de l'Homme aux loups.

Qu'apporte la théorie de la séduction à cette image pourtant si bien inventée par Freud, à cette anecdote illustrative de l'après-coup ? Ce qu'elle apporte, à côté de la succession unilinéaire enfant-adulte (on est condamné à parcourir soit dans un sens soit dans l'autre : soit dans le sens de la flèche du temps, soit à l'inverse), c'est la présence de l'autre du sujet. C'est-à-dire, tout simplement, ce qui est complètement oublié dans l'anecdote de Freud, la présence de la *nourrice*. C'est-à-dire la présence de l'autre de l'enfant, qui est ensuite l'autre du jeune homme. Dès lors, on n'est plus devant une séquence qui ferait se succéder de purs faits dénués de sens, faits infantiles à interpréter par la suite. Ce qui est à interpréter par le jeune homme, ce n'est pas du pur fait, voire du pur traumatique, *c'est déjà du message* en souffrance de traduction, c'est déjà le message de la nourrice au nourrisson. Bien plus, avant cet « après-coup » qui se situe dans le temps long séparant le jeune homme du petit enfant, il y a déjà une sorte d'après-coup dans la quasi-simultanéité entre l'autre adulte et l'enfant qui enregistre puis traduit le message. Cette conception de l'après-coup qui, finalement, a été peu comprise, je pense qu'elle est tout à fait importante pour sortir de ce dilemme de la flèche du temps dans lequel on s'enferme, dans lequel les herméneutes, et même un philosophe de l'histoire comme R.Aron, se trouvaient enfermés. On ne sort de cette vision unilinéaire de la flèche du temps qu'en faisant intervenir l'autre et le message de l'autre. Ce qui est interprété est déjà porteur de sens. Ce n'est jamais du pur fait.

Mon troisième point, c'est, d'une certaine façon, la **réhabilitation de l'observation de l'enfance**. La richesse des observations chez les psychologues modernes n'est plus à démontrer. Elle est énorme. A nous de savoir s'ils sont capables d'en tirer toute la quintessence. On peut dire qu'il y a un manque évident, aussi bien chez ceux qui proposent

ces observations que chez ceux qui les critiquent, c'est le peu ou le pas de prise en compte, précisément, de la situation anthropologique fondamentale. C'est-à-dire l'intervention de la sexualité de l'adulte et, d'abord, de sa sexualité infantile inconsciente mise en éveil par le rapport à l'enfant. On peut prendre en exemple le livre fort intéressant de Roiphe et Galenson sur la « naissance de l'identité sexuelle », livre paru en 1987, qui rapporte des observations tout à fait finement décrites mais qui, néanmoins, ne tient pas compte ou ne tient compte qu'en dernière analyse, à la fin, par une espèce de remords, de la sexualité adulte dans la situation. Ils doivent avouer en fin de parcours, qu'il serait indispensable de faire intervenir l'inconscient parental dans l'observation même.

Je suis persuadé que ces trois points, hérédité et/ou biologie, après-coup, l'enfant pour la psychanalyse, pourront largement nourrir la discussion. Je ne voudrais cependant pas en rester là sans faire allusion à des tentatives d'avancée plus récentes. L'essentiel de la théorie de la séduction généralisée et de la situation anthropologique fondamentale, c'est un échange de messages sur le plan conscient-préconscient, parasités, du côté de l'adulte, par son inconscient. Et c'est, d'autre part, la tentative de traduction imparfaite par le récepteur, tentative qui aboutit à un refoulement d'une partie du message. Or le code conscient-préconscient auquel je me suis référé principalement jusqu'ici, c'est le code, inné et acquis à la fois, de l'attachement : disons les soins donnés à l'enfant par l'adulte, en prenant ces soins au sens le plus large.

Mais il est d'autres codes et d'autres messages. Et le problème auquel je me suis attardé pendant quelques années dans un Séminaire, et qui a donné naissance à un texte que j'espère voir publié prochainement, c'est **celui du genre et du choix du genre**. En d'autres termes, je considère « l'identité de genre » comme d'abord un message. Le problème est celui de la naissance de l'identité de genre. Pourquoi utiliser la notion de genre ? Evidemment, il faut l'utiliser à condition qu'elle ne gomme ni le sexe ni la sexualité. Or la notion de genre est présente à mon avis chez Freud d'une façon patente bien que rare, sous l'opposition des termes : masculinité-féminité. Une opposition qu'il dit ne correspondre ni à actif-passif ni à phallique-castré. Le genre, chez Freud, est présent aux deux bouts de la chaîne de l'existence. Il est présent, dit-il, à la fin, puisque masculinité et féminité sont deux synthèses complexes faites d'éléments psychologiques, biologiques et sociologiques ; mais il est présent aussi au début, si l'on se rappelle le fameux apologue qu'il nous propose à propos des théories sexuelles infantiles : un voyageur de Sirius arrivant sur la Terre serait frappé par un certain nombre d'énigmes et, parmi celles-ci, l'énigme majeure qu'il rencontrerait, c'est celle de la

séparation de l'espèce humaine en deux (il ne dit pas « genres » : l'allemand n'a pas ce terme à sa disposition, mais enfin c'est bel et bien du genre qu'il s'agit et non pas du sexe); en bref le voyageur de Sirius voit des habitus et il ne distingue pas nécessairement d'emblée les organes génitaux. Les êtres humains sont séparés en deux genres par bien d'autres choses que par leurs organes génitaux.⁴

A mon avis il y a lieu d'avoir à l'esprit une sorte de triade, la triade entre les termes de genre, de sexe (qui, lui, renvoie à la catégorie du sexué, et à ce que Freud appelle la paire phallique-castré), et enfin le sexuel ou ce que j'aime, par une petite provocation, à appeler le sexual, c'est-à-dire la sexualité élargie, essentiellement basée sur l'infantile.

En quoi la théorie de la sexualité généralisée peut-elle être ici appelée à la rescousse ? C'est que le genre est d'abord un message, d'abord une assignation (on le verra : énigmatique), une assignation *dans le social*, au sens le plus général du terme, par le *socius*, c'est-à-dire par un proche, un parent, ou un ami ou un groupe de personnes : “ toi, petit Henri, tu es un garçon ” ; mais souvent il y a d'autres modalités : si on dit : “ toi, petit Stéphane, tu es un garçon ”, c'est déjà plus difficile car le prénom en lui-même est plus ambigu. J'ai vu l'autre jour avec stupeur, à la télévision quelqu'un qui se vantait d'avoir appelé son petit enfant Orphée. “ Mais, ajoutait cette personne ravie, c'est une fille et je l'ai appelée Orphée! ”. Symptôme voire perversion extraordinaire des parents !

Quoiqu'il en soit l'assignation vient de l'autre et cela me paraît pouvoir remettre en cause la fameuse « identification primaire » de Freud, identification primaire dont il nous dit d'abord qu'elle est « au père de la préhistoire individuelle », pour modifier ensuite l'affirmation en « identification aux parents », parce qu'à cette époque, la distinction masculin-féminin n'existe pas encore. Ici, je propose d'inverser radicalement la notion d'identification pour proposer cette piste : elle n'est pas un “ s'identifier à ” mais un “ être identifié par ”. Ainsi, le sujet est identifié par l'assignation à un certain genre. Cette *identification par* serait certainement un enrichissement à la question de l'idéal du moi.

Tous les observateurs ont insisté, et en premier Stoller, sur le caractère prégnant de l'assignation du genre quelle qu'elle soit, et même si elle diverge profondément de l'anatomie et de la physiologie. Mais ce que je viens ajouter, c'est que cette identification n'est pas seulement prégnante mais qu'elle est en même temps énigmatique. J'ai indiqué le cas particulier des prénoms ; mais il est évident que toute assignation comporte, avec elle, le désir

⁴ « Masculin ou féminin est la première différenciation que vous faites quand vous rencontrez un autre être humain, et vous êtes habitués à faire cette différenciation avec une certitude exempte d'hésitation « ...ce que fait la masculinité et la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir ».Freud. « Nouvelle suite des

inconscient des parents, les désirs les plus baroques et les plus incroyables qui viennent en contradiction avec l'assignation manifeste. En d'autres termes, le langage du genre est compromis par le sexué et encore plus par le sexuel infantile des parents et, plus généralement, des adultes.

L'altérité est donc au cœur de l'assignation de genre et se concrétise, non pas en différence, c'est-à-dire en deux termes qui en excluent un troisième, mais en diversité. Le genre est en droit multiple: pourquoi y a-t-il deux genres, pourquoi n'y a-t-il pas N genres, c'est ce qu'avait pu se demander le voyageur venant de Sirius. Le bleu et le rose, ces deux couleurs emblématiques du petit garçon et de la petite fille, sont deux couleurs diverses et non opposées, pourquoi pas trois ou quatre genres, avec le vert et le jaune ? Pourquoi pas aussi le « mauvais genre » ?

Or l'enfant doit maîtriser, réduire la diversité. C'est ce que j'ai nommé la *logique phallique*, que Jacques André résume on ne peut mieux dans la phrase suivante : “ le primat du phallus est le pilier d'une synthèse et non le dernier mot de l'analyse, une synthèse que l'enfant, dans sa théorie sexuelle, opère bien avant le psychanalyste ”. Ramener le divers au même, ou en tous cas au plus/moins, c'est la fonction de la réaction de castration, « réaction de castration précoce » . J'ai cité tout à l'heure Roiphe et Galenson dont les observations sont intéressantes dans le sens où ils tendent à dissocier cette réaction de castration du complexe d'Œdipe en la considérant comme plus précoce que lui. La réaction de castration précoce est une réaction à la diversité par la différence et une réponse à la différence par la théorie de la castration.

Anthropologiquement, je voudrais encore insister sur ceci : on a dit qu'il y avait là le « roc du biologique » , et certaines formulations freudiennes le laissent même entendre. En fait c'est le « roc de l'anatomique » qu'il faut dire. Le complexe de castration se fonde sur une anatomie perceptive, et qui plus est illusoire, propre au genre humain ; à partir de la station debout, désormais, il n'y a plus qu'un des deux sexes qui peut être perçu. Le roc du biologique est un roc de l'anatomique. « Le destin c'est l'anatomie » dit Freud , et c'est une anatomie tout à fait contingente et illusoire liée à l'évolution de l'animal humain. Quoi qu'il en soit, cette différence anatomique fournit une sorte de code de traduction le plus élémentaire et le plus contraignant qui soit : ou phallique/ou castré. Il y a là l'origine contingente de quelque chose qui va prendre dans la civilisation moderne une dimension extraordinaire : l'essor du « digital » . Rien d'étonnant à ce que cette traduction aussi rigide et aussi minimale, en présence/absence, laisse échapper presque tout, laisse échapper le sexuel, le sexuel

infantile.

Le sexuel infantile, pour terminer, est le cœur de l'inconscient. C'est l'irréductible de l'altérité constitué dans ce mouvement même de domestication de l'altérité, et dans l'échec de cette domestication par la différence et la logique phallique. Pour accentuer encore les choses, le genre va être domestiqué, symbolisé par ce code hyper-simplifié : présence/absence, phallique/castré, le 1 / 0 des ordinateurs. C'est sans doute à la mesure même de la rigidité du couple phallique-castré que va échapper à la symbolisation l'essentiel du « sexual » infantile. Ce sexuel infantile qui fait l'objet de notre expérience psychanalytique.

Conférence de Jean Laplanche à la S.P.P le 20 novembre 2001. Discutant André Green. Publiée in "Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green", *Champs psychanalytiques*, Delachaux et Niestlé, direction César Botella, 2002, p. 280-287.